

Thomas : Pierre, toi tu trouves qu'avant on était plus safe ?

Pierre : Enfin, je vous ai raconté ce qui m'est arrivé, depuis je me suis repris mais j'ai eu besoin d'arrêter un moment. Pendant deux ou trois mois, je n'avais pas envie de faire attention. Mais j'ai arrêté, parce que je considère que c'est gravissime – entre autres pour le karma (*rires*) – et je me vois mal vivre en sachant que j'ai contaminé quelqu'un.

Maxime : Moi, ma morale, c'est pas de pénétration anale sans capote, mais certains pourraient considérer que faire des fellations sans préservatif est criminel. Je refuse ce discours de criminalisation du séropo. D'un côté on ne se préoccupe jamais de notre sexualité, comme si c'était pas assez horrible de vivre avec ce virus et ces pouffiasseries de traitements compliqués, et de l'autre il faudrait en plus qu'on assume tout le poids de la culpabilité.

Robin : Didier, quand tu passes de ta morale à toi à celle des autres, tu dérives un peu vers cette criminalisation des séropositifs. Ceci dit, là où je suis d'accord avec toi, c'est que si après une prise de risques je deviens séropo, je serais extrêmement mal. Je n'ai aucune envie de devenir séropositif, car je connais cette maladie et je serais très culpabilisé.

Maxime : C'est intéressant. On est en train, entre pédés, de faire une différence entre séronégatifs et séropositifs à cause de l'attitude de Didier qui demande une plus grande responsabilité des séropos. C'est un peu à l'image du discours général des acteurs de prévention qui passent leur temps à pointer du doigt les pédés. On ne parle jamais des hétéros alors que les pédés sont beaucoup moins reconnus socialement. Et on voudrait que ce soient eux qui soient les plus exemplaires.

Thomas : Si je me contaminais aujourd'hui, je crois que ce qui me ferait le plus peur, ce serait d'aller le dire à des gens comme mon mari, mes parents ou Didier. Avant, j'étais safe à cause du sida. J'avais peur d'être malade, j'avais peur de crever. Je ne crois pas que j'aurais eu le même mec séronég pendant trois ans en acceptant de vivre hors du milieu gay, au placard, si je ne m'étais pas convaincu que notre histoire d'amour nous protégeait. J'avais un peu peur de baiser ailleurs.

Pierre : Il y a un autre élément nouveau. À part hier, où un ami est mort, cela faisait plus d'un an que cela n'était pas arrivé à quelqu'un de proche. Alors qu'il y a trois ans, les décès faisaient partie du paysage hebdomadaire.

Robin : Moi j'ai toujours très peur de la maladie. C'est peut-être parce j'ai eu une hépatite l'année dernière (*rires*). Et ce qui

était étrange, c'est que j'avais l'impression d'être contaminant.

Maxime : Parce que tu l'étais (*rires*) !

Didier : Aux États-Unis, dans la presse, ils parlent tous des nouvelles pratiques à risques.

Maxime : Moi je crois que ce n'est pas nouveau, c'est juste que maintenant les gens ont trouvé une opportunité de le dire.

Hugues : Moi je pense comme Didier, je crois qu'on va repartir dans des nouvelles contaminations.

Robin : C'est vrai que quand on parle de prendre des risques, on ne parle pas toujours des mêmes pratiques. À part le cas où je serais dans une relation durable avec un séronégatif, où peut-être je baiserais sans capote, je n'ai pas changé mes pratiques. Par contre sur la fellation, il y a une vraie tentation de se faire jouir dans la bouche par exemple.

Hugues : Je crois moi aussi qu'il faut être précis. Quand on parle de la levée de la capote entre séronégatifs, cela ne se fait pas toujours dans un protocole très clair. On devrait faire un double test puis des tests de confirmation, et rester fidèles. Avec mon ex, ça s'est fait un jour, comme ça. C'était l'interdit.

Didier : Je suis strict mais je sais que pour beaucoup de jeunes qui ont toujours baisé avec des capotes, il est vraiment tentant de voir ce que ça donne sans. Ce qui est clair, c'est qu'avant les nouveaux traitements, le moteur principal de la prévention, c'était la terreur. Maintenant il n'y a plus de terreur : c'est pour ça qu'on re-parle de pratiques à risques. Quand, pendant un an, il y a beaucoup moins de morts du sida, ça change forcément notre perception de la maladie et du sexe.

Pierre : Pour moi, en tant que séropositif, la terreur n'a pas changé. Pour les séronégatifs, c'est limpide : ils ont complètement intégré le discours de l'espoir, et prendre une trithérapie, pour eux, c'est comme prendre une aspirine. C'est aussi simple que ça. Mes amis séronégatifs me disent : *Pourquoi tu angoisses ?* Ils trouvent cette thérapie formidable, pas moi.

Hugues : Il faut dire que les nouveaux

Robin : « Jusqu'à ces deux dernières années, mettre un préservatif ne me posait aucun problème. Maintenant la capote m'emmerde. »



traitements sont très lourds à prendre. Cette relativisation peut changer ces attitudes ?

Pierre : Non, parce que l'explosion de joie et de soulagement a été tellement forte qu'elle a provoqué un énorme espoir.

Didier : Qui est confirmé par les statistiques et la réduction des infections opportunistes.

Thomas : Quand Pierre parle des séronégatifs qui s'étonnent qu'on continue à s'angoisser, il faut se souvenir du traitement médiatique de l'espoir des trithérapies. Nous, nous étions un petit noyau de pédés qui avaient encore fraîchement en tête les gens qui étaient morts. On a essayé de dire : *attention, calmez-vous*, mais ils ont fini par nous avoir. Ça nous a submergés. Et ça, c'est une conséquence de la faiblesse de la communauté gay et de sa faiblesse par rapport aux médias. À « Libération », Favereau n'a jamais compris qu'il y avait des effets pervers à installer cette idée. Et du coup, nos parents ne comprennent pas quand on dit : *Il faut relativiser l'espoir*. Parce que, bon, l'espoir c'est l'espoir. C'est quand même mieux qu'avant.

Hugues : Cela m'effraie encore plus de devenir séropo aujourd'hui et de devoir être confronté à des stratégies de traitements, de prendre des milliers de cachets. Je n'arrive déjà pas à prendre une aspirine quand j'ai mal à la tête, alors aller chez le médecin régulièrement...

Vous voulez prolonger le débat ? Act Up-Paris organise une Réunion Publique d'Information intitulée "Prévention : et si on parlait de sexe ?" le mercredi 17 décembre à 19h au Centre de Wallonie-Bruxelles, 46, rue Quincampoix (métro Châtelet-Les Halles ou Rambuteau). Entrée libre avec distribution de compléments alimentaires.



Maxime : « Je me vis comme un pestiféré et je crois que si je n'ai pas de mec depuis dix ans que je suis veuf, ce n'est pas un hasard. »